



Revista Colombiana de Filosofía de la  
Ciencia

ISSN: 0124-4620

revistafilosofiaciencia@unbosque.edu.co

Universidad El Bosque  
Colombia

Chauviré, Christiane  
Les mirages de l'introspection : Wittgenstein critique de James  
Revista Colombiana de Filosofía de la Ciencia, vol. X, núm. 20-21, 2010, pp. 147-160  
Universidad El Bosque  
Bogotá, Colombia

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=41418343007>

- Comment citer
- Numéro complet
- Plus d'informations de cet article
- Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal  
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

# Les mirages de l'introspection : Wittgenstein critique de James

Christiane Chauviré<sup>1</sup>

## RESUMÉ

La conception d'introspection est problématique, selon Peirce : nous n'avons pas d'accès immédiat et privilégié à soi-même, notre connaissance du monde interne est tirée de l'observation de faits externes. On pouvait croire que c'était la fin du mythe de l'intériorité, mais les sciences de la cognition en reviennent à l'introspection. Wittgenstein critique le langage privé et la structure intérieur/extérieur (l'attitude de « je pense » est différente à celle d'« il pense »), où l'introspective risque de créer des mirages, car cette attitude n'est pas épistémique mais l'écho déformé d'une asymétrie grammaticale. James est tombé dans le piège de cette image supposée au moyen d'un raisonnement par analogie et ne voit pas cette dimension langagière de l'introspection.

James distingue les « états substantifs » (les haltes) et les « états transitifs » (les envolées du courant de pensée), mais le paradoxe de l'introspection est de sélectionner les états substantifs et non pas les transitifs. Wittgenstein critique aussi la saisie de la « pensée au vol » car la démarche cognitive ou épistémique de tenter d'observer sa propre pensée pour savoir ce qu'elle est, ne nous fait saisir ce que le mot « penser » signifie, tâche qui est grammaticale, non pas d'expérience mais de capacité.

Ainsi même, si le partisan de l'introspection veut montrer que la pensée est un processus observable synchronisé avec la parole, pour Wittgenstein ceci est une « image » trompeuse à laquelle nous poussent les tournures de notre langage, critique qui vise aussi James qui rapporte les différents moments de la pensée à des fragments temporels. Or, il est impossible de décrire les processus de la pensée à un laps de temps précis. Il s'agit de critiquer le mouvement appelé « réflexion » où tous, dès Descartes à Sartre, s'accordent l'essence même du philosophe. Wittgenstein dénonce cette illusion analogue, à ambition métaphysique.

Pareillement, en physiologisant le « soi » (le psychologique doit s'expliquer sans reste par du physiologique : préconception dogmatique relevant d'une métaphysique scientifique), James déplace la solution, car il nous écarte du problème logique, conceptuel et fait apparaître le mirage de difficultés qui n'en sont pas, ou de solutions qui ne résolvent rien.

**Mots clés :** William James, introspection, pragmatisme, critique physiologique.

<sup>1</sup> Docteur en Philosophie. Actuellement Professeur de Philosophie à l'Université de la Sorbonne-Paris I.

## INTRODUCTION

Depuis Auguste Comte on sait que l'introspection est problématique : l'homme ne peut pas se séparer en deux pour s'observer lui-même (pas plus que l'œil ne peut se voir)<sup>2</sup>. Préludant au behaviorisme, Peirce affirmait en 1868 de façon pionnière<sup>3</sup>, et sur un ton définitif, que 1) nous n'avons pas de pouvoir d'introspection garantissant un accès immédiat et privilégié à soi-même, ni de faculté d'intuition comme connaissance directe et auto-justifiée, et que 2) notre connaissance du monde interne est tirée de l'observation de faits externes. On pouvait croire que c'était le début de la fin du mythe de l'intériorité (cf. Chauviré 1985). Aujourd'hui il semble que les sciences de la cognition en reviennent à l'introspection<sup>4</sup>. La décisive critique faite par Wittgenstein du langage privé et de la structure intérieur/extérieur ne les décourage pas. Les échecs de l'introspection à remplir les divers buts qu'on a pu lui assigner sont pourtant bien pointés par cet auteur dans le sillage du behaviorisme<sup>5</sup>.

Le principe de la critique wittgensteinienne de l'introspection<sup>6</sup> est simple : quand nous nous observons nous-mêmes, 1) nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, 2) Sa posture introspective risque de créer des mirages ; 3) ce que nous faisons ne s'appelle pas observer au sens scientifique, expérimental du terme, alors que William James, qui recourt très largement à cette méthode

---

<sup>2</sup> Cette critique vient de Bonafé (cf. Braunstein 2002 806). Il semble y avoir un lien entre l'épistémologie positiviste et la critique de l'introspection. Comte veut remplacer la psychologie introspective par deux sciences positives et expérimentales de la pensée : la phrénologie et la sociologie. À leur tour, les membres du Cercle de Vienne opteront pour une psychologie scientifique en troisième personne, d'inspiration behavioriste. Notons aussi que chez Comte et Peirce la critique de l'introspection est associée à celle de l'individu (Comte) et du moi individuel purement illusoire (Peirce).

<sup>3</sup> Dans « Questions concernant certaines facultés attribuées à l'homme » (*Collected Papers* 5.213-5.262).

<sup>4</sup> Comme le note Descombes dans *La dernière mentale* (1995 29), Fodor n'hésite pas à faire du cognitivisme l'héritier de la philosophie de la conscience représentative, devenue une psychologie cognitive sans cognition, remarque Descombes, « qui se modèle sur le concept cartésien d'une conscience comme pure « connaissance intérieure » », et qui a « renoncé à lier le sort de la psychologie à la perspective de la première personne » (p. 30). Quant aux neurosciences, elles aussi sacrifient parfois au mythe des « données de l'introspection », selon Descombes, tel Changeux (1983).

<sup>5</sup> Nous ne faisons pas évidemment de Wittgenstein un behavioriste mais un auteur qui a su exploiter philosophiquement ce qu'il y avait de décapant dans ce courant de pensée.

<sup>6</sup> En fait, c'est une critique à très large spectre si on la combine avec celle du langage privé : elle atteint non seulement James et la psychologie introspectionniste mais toutes les philosophies de la conscience et de ses données immédiates, la théorie du sens intime, des idées de Locke, et des *sense-data*, le solipsisme.

dans les *Principles of Psychology*, tout en dénonçant les difficultés, a l'ambition de faire de la psychologie scientifique. Notons que James entend combiner, à la suite de Stumpf, l'approche en première personne (introspection) et celle en troisième personne (expérimentation scientifique).

En critiquant l'introspection, Wittgenstein a certainement en tête les passages des *Principles* où James, après avoir distingué les « états substantifs » (les haltes) et les « états transitifs » (les envolées du courant de pensée) (*Principles of Psychology* I 244), déplore les difficultés de cette méthode s'agissant de capter les éléments transitifs de la pensée. Sachant que « toute pensée tend à tout moment vers un autre état substantif que celui dont elle vient d'être délogée », écrit James,

[I]l est très difficile de percevoir de façon introspective ce que sont vraiment les états transitifs. S'ils ne sont que des envolées vers une conclusion, les arrêter pour les observer avant que la conclusion soit atteinte reviendrait tout bonnement à les détruire. Tandis que si nous attendons jusqu'à ce que la conclusion soit atteinte, elle les dépasse tellement en vigueur et en stabilité qu'elle les éclipse et les engloutit totalement dans son éclat. Qu'on essaie de couper une pensée par le milieu pour en observer la coupe et on verra combien l'observation rétrospective des zones transitives est difficile<sup>7</sup>. Le cheminement de la pensée est si rapide qu'il nous conduit presque toujours à la conclusion avant que nous ayons eu le temps de l'arrêter. Comme un flocon de neige saisi au creux d'une main tiède n'est plus un flocon mais une goutte, de même, au lieu de saisir le sentiment du mouvement d'une relation vers son terme, nous nous trouvons en possession d'une chose substantive, en général le dernier mot prononcé, pris statiquement, dont la fonction, la tendance et la signification particulière dans la phrase ont totalement disparu.

La tentative d'analyse introspective dans ce cas revient en fait à se saisir d'une toupie en mouvement pour en surprendre le mouvement, ou, à essayer d'allumer la lumière assez rapidement pour voir à quoi ressemble l'obscurité -.Les conséquences de cette difficulté propre à l'introspection sont funestes. S'il est ardu de fixer les états transitifs du courant de pensée sans les observer, alors la grande erreur que toutes les écoles risqueront de commettre est de ne pas réussir à les saisir, et de trop insister sur les états plus substantifs du courant (*Principles* I 244).

---

<sup>7</sup> Pour un commentaire de ce passage et de sa critique par Peirce, voir Mathias Girel (2003).

Le paradoxe de l'introspection est donc de sélectionner les états substantifs de la pensée alors que nous voudrions capter les autres.

## LES MIRAGES DE L'INTROSPECTION

Déjà, l'idée même de saisir la pensée au vol paraît étrange à Wittgenstein, non parce que la pensée irait trop vite, serait impossible à objectiver, ni parce que l'acte d'observation dénaturerait l'observé ou le ferait s'évanouir, mais parce que tenter d'observer sa propre pensée pour savoir ce qu'elle est (démarche épistémique ou cognitive) ne nous fait nullement saisir ce que le mot « penser » signifie dans l'usage ordinaire, qui seul intéresse le philosophe (cette tâche requiert une démarche grammaticale) : « Pour tirer au clair la signification du mot « penser », regardons-nous en train de penser : ce que nous observons-là ne serait-ce que le mot signifie ! Mais ce n'est pas dans ce sens qu'on se sert de ce concept » (RPP I § 316).

En effet l'examen de la grammaire de penser dans l'usage ordinaire montre que le concept de penser n'est pas un concept d'expérience (RPP II § 257), mais de capacité, avec bien sûr un sens occurrent à certaines personnes de certains temps. L'introspection ne saurait donc rien nous apprendre que nous ne sachions déjà grammaire à l'appui. Ce que cherche notamment le partisan de l'introspection, c'est à montrer que ta pensée est un processus observable synchronisé avec la parole, qui l'accompagne et est articulé comme elle – une « image » trompeuse à laquelle nous poussent les tournures de notre langage<sup>8</sup>. La critique de Wittgenstein vise sur ce point James qui rapporte les différents moments de la pensée à des fragments temporels. Or, selon le philosophe de Cambridge, il est impossible de rapporter par des procédures descriptives le soi-disant processus de la pensée à un laps de temps précis. Eu égard à la durée, parler peut être décrit, penser non, penser n'est, encore une fois, pas un concept d'expérience avec un début, un déroulement et une fin, la pensée n'est pas un phénomène temporel qui s'expérimente :

<sup>8</sup> James voit dans la séparation entre les soi personnels la plus grande « brèche » de la nature (*Principles*, IX 231). Par là il s'oppose à Peirce qui, soutenant la thèse audacieuse de la continuité entre les soi personnels, voyait dans l'égoïsme une grave erreur métaphysique et morale : « Vous devez abjurer cette métaphysique de la méchanceté (*wickedness*). En premier lieu vos prochains sont dans une certaine mesure vous-mêmes, plus que [...] vous ne pouvez le croire. En réalité, l'égoïsme que vous vous plaisez à vous attribuer est en majeure partie l'illusion la plus vulgaire de la vanité » (CP 7 571). « Ceux qui se sont aimés eux-mêmes au lieu d'aimer leur prochain se trouveront bien attrapés par un poisson d'Avril quand le Premier Avril dévoilera la vérité : ni le soi ni celui du prochain ne sont rien de plus que des voisins (*vicinities*) » (CP 4 68).

« En prononçant ces mots j'ai pensé... » se rattache certes au temps de renonciation ; mais quand il s'agit pour moi de caractériser le « processus » en question, je suis incapable de le décrire comme un événement appartenant à ce laps de temps, incapable de dire, par exemple que telle ou telle phase du processus s'est située dans ce segment temporel-ci. À l'opposé donc de ce qui vaut pour l'acte de parole lui-même, que, lui, je puis décrire. Telle est la raison pour laquelle on ne peut que difficilement nommer la pensée un processus (Ni un accompagnement de la parole). (RPP 11 § 266)

Par ailleurs le *Cahier bleu* fait valoir que les prétendues difficultés d'introspection sont illusoire, créées de toute pièce par une tournure trompeuse de notre langage : ainsi quand nous scrutons notre mémoire à la recherche de ce que nous avons pensé ;

parfois il semblerait presque que la difficulté consiste à se souvenir exactement de ce qui s'est passé lorsque nous avons pensé quelque chose, une difficulté d'introspection, ou quelque chose de ce genre ; alors qu'en fait, la difficulté apparaît lorsque nous regardons les faits à travers le médium d'une forme d'expression trompeuse (30).

La forme verbale trompeuse est en fait la vraie source de la difficulté et en outre, comme médium opacifiant, elle empêche le philosophe de reconnaître sa nature langagière. Ainsi, comme l'affirme, « une analogie (*Gleichnis*), reçue dans les formes de notre langage, détermine une fausse apparence : cette dernière nous inquiète : « Ce n'est pourtant pas ainsi » —disons-nous. « Mais cela doit être ainsi ! » (PU § 112). Ainsi est dévoilé le mécanisme de l'illusion : une forme d'expression trompeuse nous conduit à accentuer ce qui n'est qu'apparence (*Schein*) : à affirmer qu'il doit en être ainsi, le « doit » étant la marque du dogmatisme philosophique : Wittgenstein décrit là le cheminement qui l'amène dans le *Tractatus*, en dépit de certaines réserves (« ce n'est pourtant pas ainsi »), à poser qu'une proposition doit être une image, passant de ce qui n'est qu'une analogie à une affirmation dogmatique à valeur universelle.

De son côté, le *Cahier Brun* opère une décisive critique de la posture philosophique en tant qu'elle réifie des impressions en réalise transitives, pour parler comme James, engendrant toutes sortes d'illusions surtout quand cette posture use de l'introspection : ainsi de la sensation de rouge :

Maintenant, de quoi s'agissait-il quand, en philosophant, j'ai dit que le mot « rouge » se présentait d'une manière frappante ?... Que s'est-il passé ? Tu t'es concentré, tu as pour ainsi dire fixé ton regard sur tes sensations.

Et c'est exactement ce que tu as fait quand tu as dit que « rouge » se présentait d'une manière particulière... Ce qu'il y a de particulier dans la manière dont « rouge » se présente, c'est qu'il se présente pendant que tu philosophes à son propos, de même que ce qu'il y a de particulier dans ta posture quand tu te concentres sur elle, c'était la concentration. Nous nous donnons l'impression d'être sur le point de décrire la manière, alors que nous ne l'opposons en réalité à aucune autre manière. Nous accentuons, nous ne comparons pas, mais nous nous exprimons comme si cette accentuation était en réalité une comparaison de l'objet avec lui-même ; il semble y avoir une comparaison réflexive (158-160).

Nous avons souvent l'impression en philosophie de réfléchir sur des objets étranges, mais c'est seulement parce que nous les soustrayons de la vie ordinaire et focalisons sur eux notre attention : c'est affaire de phrasé ou d'accentuation, non de comparaison, ou alors il s'agit d'une comparaison réflexive, comme dans le cas de certaines fausses tautologies<sup>9</sup> . Ce n'est pas ce rouge qui est particulier, c'est notre attitude vis-à-vis de notre sensation de rouge qui l'est quand nous philosophons, c'est un effet de notre concentration (158), ce n'est même pas un acte de monstration interne :

Il semble que je me montre à moi-même ce que je ressens, comme si l'acte de me concentrer était un acte de monstration « intérieur », un acte dont je suis seul conscient [...]. Mais je ne montre pas le sentiment en y prêtant attention. Bien plutôt, prêter attention au sentiment veut dire le produire ou le modifier (Au contraire observer la chaise ne veut pas dire produire ou modifier la chaise) (*Cahier brun* 1996 174).

Par cette mise en relief, nous en venons à hypostasier un sentiment ou une impression là où l'usage ordinaire - qui seul est souverain, et qui est l'aune à laquelle nous devons juger nos réflexions philosophiques - ne le demande évidemment pas, voire l'exclut, c'est donc un artefact de la posture introspective de la philosophie. Toutes les entités hypostasiées de la philosophie, idées platoniciennes (le rouge en soi), universaux, essences ont peut-être cette même origine. Il s'agit en fait de critiquer le mouvement appelé réflexion où tous, de Descartes à Sartre, s'accordent à voir la condition de possibilité, voire l'essence même du philosophe.

<sup>9</sup> Cf. p. 161 où Wittgenstein localise la source de certains « problèmes » après avoir lu dans les *Principles* le passage cité plus haut sur les éléments transitifs et intransitifs : opérer une abstraction hypostatique, soutient alors Peirce, consiste à immobiliser une pensée transitive et à la prendre comme objet de pensée.

Autre artefact de la posture philosophique, lorsque je m'introspecte, qui apparaît dans des textes plus tardifs comme RPP : le sentiment de « l'infranchissable abîme entre la conscience et le processus cérébral » (RPP 1 § 412), et le vertige qui va avec. Ils n'interviennent que si

[J]e dirige mon attention d'une manière déterminée sur ma conscience et que je me dis, étonné : ceci devrait être engendré par un processus cérébral, en me frappant le front, pour ainsi dire. Mais qu'est-ce que cela peut bien signifier ; « diriger mon attention sur ma conscience ? » Est-il rien de plus extraordinaire que de pouvoir pareille chose ! Ce que je nommais ainsi (car ces mots ne sont guère utilisés dans la vie ordinaire) était un acte du regard. Je regardais fixement devant moi - mais non pas sur un quelconque objet ou un quelconque point déterminé. Mes yeux étaient grands ouverts, mes sourcils point froncés (comme ils le sont le plus souvent, lorsqu'un objet déterminé m'intéresse). Nul intérêt de ce genre n'avait précédé le fait de regarder. Mon regard était « vacant » ou semblable à celui d'un homme qui admire l'éclairage du ciel et s'abreuve de sa lumière.

Songez dès lors que la proposition que je prononçais comme un paradoxe (à savoir : que ceci dû-t-être engendré par un processus cérébral !) n'avait en soi rien de paradoxal. J'aurais pu le prononcer durant mon expérimentation dont le but était de montrer que l'effet de lumière que je vois serait engendré par l'excitation d'une certaine partie du cerveau. Mais je ne prononçais pas la phrase dans l'ambiance où elle aurait eu un sens banal et non paradoxal. Et mon attention n'était pas du genre de celle qui eût été propre à l'expérimentation. (Mon regard eût été « intent », non pas « vacant » (RPP 1§ 412).

L'introspection ne me livre donc rien de déterminé, rien de ce que je cherche en elle ; un cinéphile dirait qu'elle se fait *eyes wide shut*. À la rigueur, pourrait-on ajouter, le soi qui s'observe observe un soi observant, non observé.

Au chapitre suivant, la conception du soi de James est mentionnée :

Nous sommes ici en présence d'un cas d'introspection ; assez semblable à ceux par lesquels William James faisait ressortir que le « soi » consistait principalement en « *peculiar motions in the head and between the head and throat* ». Et ce que montrait l'introspection de James, ce n'était pas la signification du mot « soi » (pour autant que ceci signifie quelque chose tel que « personne », « homme », « lui-même », « moi-même ») ni l'analyse d'une pareille nature, mais l'état d'attention d'un philosophe, qui prononce par-

devers soi le mot « soi » et cherche à en analyser la signification. (Et ceci est même fort instructif.) (RPF I§ 413)

Tout ce que nous enseigne ici l'introspection est donc le contenu du vécu du philosophe en état d'auto-observation : un enseignement phénoménologique certes, mais qui n'est pas celui recherché. Un état proche à certains égards de l'hypnose, ajouterais-je, ou qui comporte en tout cas un fort élément d'auto-suggestion puisque le philosophe se persuade qu'il s'observe bel et bien ou observe son soi. Mais en réalité le regard ne se dirige pas sur un objet déterminé comme dans une observation authentique, il est « vacant », ce n'est pas le regard d'un expérimentateur. Dans PU, Wittgenstein dénonce une illusion analogue, à ambition métaphysique, propre au philosophe : « J'ai le sentiment que si je pouvais fixer mon regard très exactement sur ce fait, et le mettre au foyer de mon regard, je devrais saisir l'essence de la chose » (PU § 113) : en fait on s'aveugle à regarder trop fixement. De même PU § 106 nous enjoint de revenir aux objets de pensée quotidiens, de « ne pas nous égarer au point de croire que nous devons décrire les dernières finesses, alors que nous ne saurions du tout les décrire avec les moyens dont nous disposons ». Encore une fois notre auteur ne veut pas dire qu'on ne peut objectiver la conscience, ou que « le soi personnel existe au sens où un snark existe » comme le soutient Peirce (*Collected Papers* 8.82), mais que si on cherche à s'observer soi-même, on n'est pas en état d'observation, mais dans un état qui rappelle un peu « l'attention flottante » des psychanalystes. En revanche, un état de trop forte concentration risque de faire naître des chimères philosophiques comme le suggère l'« exercice d'archéologie philosophique » (Hacker et Baker) de PU § 113.

Autre argument contre l'introspection, tiré cette fois-ci de la grammaire, mais resté à l'état implicite chez Wittgenstein : en vertu de l'asymétrie reconnue entre les première et troisième personne : des verbes psychologiques dans les années 1940, les énoncés en première personne comme « je pense » ne sont nullement des comptes-rendus d'introspection mais ont une valeur expressive d'*Äusserungen*. « Je pense » ne décrit aucun contenu ou état mental, ne donne aucune information à autrui sur ce qui se passe en moi, la notion d'état mental objectif, identifiable, à observer étant de toute façon problématique. Les énoncés à la première personne que nous pourrions formuler dans une tentative d'introspection n'auraient donc aucunement le statut d'énoncés d'observation, et il est même douteux, selon certains lecteurs de Wittgenstein (Hacker), qu'ils aient une teneur cognitive directe. En revanche, « il pense » est bel et bien un énoncé d'observation (mais sa véracité exige des critères). L'asymétrie que James tient à tort pour épistémique entre les usages des deux personnes (j'aurais un accès privilégié et direct à ce qui se passe en moi, et un accès indirect à ce qui

se passe en autrui) dérive en fait de l'image intérieur/extérieur enracinée dans notre langage - celle-ci n'étant que l'écho déformé de l'asymétrie grammaticale bien réelle mise au jour par Wittgenstein. L'attitude vis-à-vis de soi n'est pas la même que celle vis-à-vis d'autrui, mais cette différence d'attitude n'est pas épistémique ou cognitive ne reflète pas une différence d'opinion, l'attitude précédant l'opinion (IE § 38), et n'étant pas de l'ordre d'un savoir.

Or James est tombé dans le piège de l'image qui oppose mon intérieur à celui, caché, d'autrui, et que je ne peux que supposer au moyen d'un raisonnement par analogie (« chaque flux de conscience étant refermé sur lui-même ») ; or il n'y a aucun raisonnement par analogie, mais un « enseignement grammatical qui m'est tout à fait clair » (RPP I § 350), soutient avec force Wittgenstein : nous voyons directement la tristesse « personnifiée » dans et par un visage (RPP I § 570), et comprenons immédiatement les ressources expressives naturelles du corps humain (« je ne puis que deviner ce que ressent autrui » - cela a-t-il un sens quand je le vois par exemple, couvert de blessures et souffrant atrocement ? », EPRP § 964). James a tort de penser que nous pouvons « nous tromper » sur nos états intérieurs, qui seraient totalement définis mais que nous n'arriverons pas à déchiffrer, puisque ce que nous pouvons en dire relevé d'un jeu de langage où doute et erreur sont exclus (et par conséquent savoir aussi). Tout ce que l'on peut dire sur soi est pris dans des jeux de langage dotés de certaines caractéristiques que Wittgenstein s'emploie à préciser. James ne voit pas cette dimension langagière de l'introspection : on ne s'introspecte pas indépendamment d'un certain langage, le sujet de l'introspection est avant tout sujet d'expression. Dans l'introspection, tout passe par des jeux de langage dont l'incertitude ne fait pas partie.

## LA CRITIQUE DU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE

En physiologisant le « soi », James ne résout pas le problème de l'introspection aux yeux de Wittgenstein, mais ne fait que le déplacer. L'introduction de considérations physiologiques sur le soi situé entre la tête et la gorge ne nous fait pas avancer dans le sens d'une psychologie scientifique comme le croit James, qui reste en fait métaphysicien malgré lui : « le point de vue physiologique ne fait que nous embrouiller. Car il nous écarte du problème logique, conceptuel » (RPP I § 1038). La solution des problèmes de la psychologie, dont les concepts sont autonomes, ne saurait être trouvée dans la physiologie, et même si on savait tout des corrélations mentales, pour parler comme Changeux, cela n'entamerait pas l'autonomie de ces concepts et de ces problèmes qui réclament un traitement grammatical en philosophie. Les progrès de la science ne peuvent, à cet égard,

rien pour la philosophie de l'esprit. L'idée que le psychologique doit s'expliquer sans reste par du physiologique (idée au bout de laquelle est allé le matérialisme éliminativiste de Churchland) est une préconception dogmatique relevant d'une métaphysique scientiste : seule la science pourrait donner à la philosophie les moyens de résoudre des questions qui sont les siennes.

Sur ce point toutefois, Wittgenstein n'a peut-être pas raison, car il se peut fort bien que la science révèle qu'un problème tenu pour philosophique (par exemple un problème concernant les couleurs) est en fait scientifique et peut être résolu par la science. On pourrait croire que les concepts de la *folk psychology*, qui sont à peu près ceux auxquels Wittgenstein entendait limiter son examen grammatical, seront un jour mis à mal par les neurosciences, mais en fait : 1) ils sont stables depuis en gros Aristote, et 2) ils ne sont pas, contrairement à ce qu'affirme Churchland, en concurrence avec les concepts neurologiques scientifiques, mais leur sont complémentaires. Les uns et les autres peuvent donc coexister pacifiquement. Il arrive même, que le vocabulaire psychologique commun s'enrichisse d'un mot emprunté au vocabulaire scientifique (« décharge d'adrénaline ») sans que cela retentisse sur l'ensemble de la psychologie populaire ; celle-ci est donc moins une théorie fautive réfutable et éliminable par les neurosciences qu'un schème conceptuel millénaire qui résiste bien à l'épreuve du temps.

En outre le point de vue physiologique est à sa manière, producteur de mirages philosophiques :

Penser en termes de processus physiologiques est ce qu'il y a de plus dangereux pour une position claire des problèmes conceptuels en matière de psychologie. Penser en termes d'hypothèses physiologiques, fait apparaître à nos yeux soit le mirage de difficultés qui n'en sont pas, soit celui de solutions qui ne résolvent rien. La meilleure façon d'en guérir est de penser que je ne sais absolument pas si les personnes que je connais ont réellement un système nerveux. (RPP 1 § 1063)

Il ne s'agit pas de prendre à la lettre cette provocation de Wittgenstein, mais d'y voir l'invitation à une expérience de pensée, à la mise entre parenthèses provisoire du système nerveux, qui est d'autant plus sage que nos neurosciences ne nous donnent aucune information complète sur les corrélations supposées du mental et du physiologique, même si les scientifiques prétendent que nous saurons tout cela bientôt ! Soixante-dix ans après le Cahier bleu, la philosophie de la cognition tient toujours pour acquis, dans la ligne de Descartes, de Sartre et de toutes les philosophes de la conscience comme si

Wittgenstein n'avait jamais rien écrit, que « Chacun paraît savoir immédiatement l'essentiel de ce qu'il pense et ressent à tout moment : on paraît capable de « voir à l'intérieur » de son esprit ou de « s'introspecter » »<sup>10</sup>.

Notons toutefois la mise entre guillemets et la prudence de l'auteur de ce passage, qui, lecteur de Wilfrid Sellars, semble bien conscient des faillites de l'introspection. L'étude expérimentale de Nisbett et Wilson, ajoute-t-il, semble avoir montré que « ce que l'on prend pour un processus particulier de l'introspection n'est rien d'autre que l'effort de se comprendre, de la même manière qu'on tente de comprendre autrui (voir aussi Wilfrid Sellars pour une hypothèse semblable) »<sup>11</sup> (RPP§1063). L'introspection n'aurait donc rien de spécifique ne reposerait pas sur une faculté d'intuition spéciale. Plus ambitieuse une étude de Simon et Ericsson tente de mettre au point une théorie computationnelle des mécanismes d'introspection à partir de données disponibles dans la mémoire à court et à long terme et « d'hypothèses spéculatives sur les fonctions mentales ». Avec une prudence remarquable, l'auteur conclut :

Ces travaux ont tendance à sous-estimer un point logique : même si certaines choses peuvent être connues par introspection, il ne s'ensuit pas que l'on puisse connaître introspectivement lesquelles elles sont [je souligne], il est possible qu'on ne puisse savoir ce que l'on peut connaître

<sup>10</sup> Comme il semble le faire dans RPF : « Il est donc parfaitement possible que certains phénomènes psychologiques ne puissent faire l'objet de recherches physiologiques, parce que rien ne leur correspondrait physiologiquement » (I § 904) ; « ce que je veux dire est qu'il serait impossible de déchiffrer le processus de pensée sur le processus cérébral » (§ 903). Or on peut noter que la théorie actuelle de la survenance dans ses différentes versions, se garde bien de faire se correspondre point par point le mental et le cérébral, définissant au contraire entre eux une relation de dépendance plus souple et plus lâche. Seul Changeux semble vouloir déchiffrer la pensée à même le cerveau. Mais on est encore loin de l'établissement de lois psycho-physiologiques (cf. la thèse de l'anomie du mental soutenue par Davidson). Pour Wittgenstein il n'y a pas de raison de dire qu'il doit y avoir une correspondance réglée nomologique, entre le mental et le cérébral, et il critique la métaphore du déchiffrement, issue pour lui d'une conception grammaticale primitive (cf. Ch. Chauviré 2000 32-33). Et il a sans doute raison d'inciter à l'abandon d'une conception lourdement causale et déterministe des conditions physiologiques du mental. Tout montre que ce n'est pas si simple. Toute la scolastique de la survenance a au moins le mérite de faire sentir la complexité de la question.

<sup>11</sup> Pour Sellars, la technique de l'introspection présuppose une « conception classique » de la pensée qu'il critique : « Nous pouvons « nous entendre nous-mêmes penser », mais l'imagination verbale qui rend possible cette aptitude n'est pas plus l'acte de penser lui-même que ne l'est le comportement verbal manifeste dans lequel celui-ci est exprimé et communiqué à autrui. Il est erroné de supposer que nous devrions avoir une imagerie verbale —ainsi d'ailleurs qu'une imagerie quelconque— lorsque nous savons ce que nous « pensons », et que l'« accès privilégié » doit être interprété selon un modèle perceptuel ou quasi-perceptuel » (1992 95).

introspectivement qu'en construisant par des méthodes non introspectives une théorie de la structure de l'esprit (RPP§222).

Sans aller jusqu'à soutenir comme Peirce que notre prétendu pouvoir d'introspection repose en réalité sur des inférences tirées des faits extérieurs ce philosophe de la cognition préfère s'en remettre aux démarches en troisième personne.

Voilà donc ce que nous apporte la psychologie introspective soixante-dix ans après les analyses critiques de Wittgenstein : très peu de données, quelques spéculations. Il est vrai que l'imagerie mentale, qui pourrait remplacer l'introspection, semble plus prometteuse, étudiant la structure et l'organisation interne de ces événements internes à caractères figuratifs que sont les images mentales. Mais là encore les chercheurs font preuve de prudence : « L'attestation d'événements mentaux privés est une difficulté majeure en psychologie » reconnaît Miche Denis (1998 201). Certes, dans le cas des images visuelles les chercheurs semblent avoir bel et bien détecté non seulement des corrélations entre les propriétés de l'image et des événements physiologiques, mais aussi des variations concomitantes entre les uns et les autres : « Ainsi la dilatation pupillaire qui accompagne la formation d'une image visuelle est d'autant plus importante que l'image est plus difficile à évoquer » quoiqu' « elle accompagne aussi d'autres formes d'activité cognitive » (*ibid.*).

Les célèbres expériences de Shepard et Kosslyn vont dans le même sens, montrant que « l'exploration mentale d'une image visuelle prend d'autant plus de temps que la distance parcourue est plus grande » et qu'on inspecte une image par rotation mentale ; de là à supposer que « trois processus, propres à l'imagination et distincts d'autres processus cognitifs, engendrent, inspectent et transforment les images », il n'y a qu'un pas, celui qui conduit de la science à son extrapolation philosophique. Mais qu'il y ait des processus communs à l'imagination et à la perception visuelles n'a en fait rien de très étonnant. Wittgenstein serait réfuté s'il posait comme hypothèse scientifique l'absence de corrélation entre mental et cérébral ; mais comme il ne soutient rien qui aille au-delà de ses connaissances réelles, nous conseillant juste une expérience de pensée qui fasse l'époché du système nerveux pour mieux dégager les problèmes conceptuels à l'état pur, celle-ci nous paraît juste un peu plus baroque.

Les travaux actuels sur la cognition sont fort intéressants, reste à savoir quelle est la bonne conclusion philosophique à en tirer. On peut, rétorquent les philosophes de la cognition, en tirer des modèles de l'esprit compatibles avec les données expérimentales et suggérées par elles, quoiqu'on grande partie, spéculatifs. Mais ces modèles ne tombent-ils pas sous le coup de la critique adressée par le *Cahier bleu* à tous les modèles de l'esprit ? La question reste à étudier...

## BIBLIOGRAPHIE

Braunstein, Jean-François. « Bachelard, Canguilhem, Foucault : Le style français en épistémologie ». En : *Les philosophes et la science*. P. Wagner ed. Paris : Gallimard, 2002. Folio essais.

Changeux, Jean Pierre. *L'homme neuronal*. Paris : Fayard, 1983.

---. *L'homme de vérité*. Paris : Odile Jacob, 2002.

Chauviré, Christiane. *La philosophie dans la boîte noire*. Paris : Kimè, 2000.

---. « C.S. Peirce : La fin du mythe de l'intériorité ? ». En : *Critique* 455 (1985 avril).

---. « Le corps humain est la meilleure image de l'esprit humain ». En : *Wittgenstein : les mots de l'esprit. Philosophie de la psychologie*, Co-ed. avec S. Laugier, J.J. Rosat. Paris : Vrin, 2001.

Churchland, Paul. *A Neuro computational Perspective : The Nature of Mind and the Structure of Science*. Cambridge : MIT Press, 1989.

Denis, Michel. « Imagerie cérébrale ». En : *Vocabulaire de Sciences Cognitives*. Paris : PUF, 1998.

Descombes, Vincent. *La denrée mentale*. Paris : Minuit, 1995.

Girel, Mathias. « Metaphysics and Logic of Psychology : Peirce's Reading of James's Principles ». En : *TCSPS* (2003 juin).

James, William. *Principles of Psychology*. New York : Dover, 1950

---. *Essays in Radical Empiricism*. Lincoln and London : University of Nebraska Press, 1996.

Peirce, Charles Sanders. *1931-1935, Collected Papers*. Cambridge : Harvard University Press.

Sellars, Wilfred. *Empirisme et philosophie de l'esprit*. Trad. Française F. Cayla. Paris : L'éclat, 1992

Wagner, Pierre, (Ed). *Les philosophes et la science*. Paris : Gallimard, 2002. Folio essais.

Wittgenstein, Ludwig. *Le Cahier bleu et le Cahier brun*. Trad. française. J. Sadoir et M. Goldberg. Paris : Ed. Gallimard, 1996.

- .[EPRP] *Etudes Préparatoires à la 2<sup>e</sup>. partie des Recherches Philosophiques (Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie, T. I)*. Trad. Gérard Granel. TER, 1985.
- .[IE] *L'intérieur et l'extérieur (Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie, T. II)*. Trad. Gérard Granel. TER, 2000.
- . [PU] *Philosophical Investigations*. Trad. de G.E.M. Anscombe. Londres : Blackwell, 1998 [1953].
- . [RPP] *Remarques sur la Philosophie de la Psychologie*. vols. I-II. Trad. Gérard Granel. TER, 1989.
- . *Tractatus Logico-Philosophicus*. Trad. Fr. de Gilles Gaston Granger. Paris : Gallimard, 1993.